

**Monique Fourdin**

## **Une petite fille entre désir de ça-voir et interdit de penser**

Les effets épistémiques de la présentation de patients sont propres à chaque « un ». Toutefois, la question du diagnostic différentiel est souvent plus prégnante dans les « entretiens <sup>1</sup> » avec les enfants qu'avec les adultes, notamment sous la forme du repérage de « l'existence ou non de la "névrose infantile <sup>2</sup>" ». C'est en tout cas la question qui animait la psychologue en charge de Marie, lorsque celle-ci rencontra un psychanalyste extérieur au CMPP à l'unité clinique d'Orly. Longtemps après avoir été témoin de cet échange, je reste surprise par le caractère paradigmatique des théories sexuelles infantiles que ce petit sujet très « freudien » a dépliées devant une quarantaine de personnes ; mais c'est aussi pour l'exemplarité du nouage entre la curiosité sexuelle et la curiosité intellectuelle sous la forme de « l'interdit de savoir » qu'un enfant peut « s'imposer à son insu <sup>3</sup> » que j'ai choisi de l'évoquer.

Par sa taille et son allure comme par sa façon de parler (une voix fluette presque inaudible, très infantile), Marie se présente comme une petite fille qui pourrait avoir 4 ou 5 ans. Ce n'est donc pas sans surprise que nous apprenons qu'elle est en CE1 : elle a 7 ans mais semble avoir cessé de grandir. Assez rapidement dans l'entretien, elle parle d'une difficulté dans les apprentissages – « j'ai des problèmes en lecture » – tout en affichant une relative indifférence, comme si cela ne faisait pas symptôme pour elle. Dans de multiples domaines, elle campe sur une position du style « je ne veux rien

1. Terme que Jean-Pierre Drapier préfère à celui de « présentation » dès lors qu'il s'agit d'un enfant.

2. M. Menès, *Un trauma bénéfique : « la névrose infantile »*, Paris, Éditions du Champ lacanien, coll. « Cliniques », 2006, p. 46.

3. A. Cordié, *Les cancrs n'existent pas*, Paris, Seuil, 1993, p. 224.

savoir » : elle ne sait « plus » quel âge ont ses frères et sœurs, elle ne sait pas pourquoi elle vient en consultation au CMPP, elle ne sait « plus » pour quelle raison elle voit la psychologue et elle ne se souvient « plus » en quoi consistent ses problèmes en lecture et en calcul. « Ça ne m'embête pas de ne pas savoir lire », affirme Marie, qui déclare ne pas avoir envie. Lorsqu'elle est invitée à parler de sa place – « comment tu te débrouilles avec ce problème ? » – la fillette loge la maîtresse. Elle enchaîne ainsi les énoncés et les injonctions de l'Autre sans s'arrêter, pendant cinq minutes, sans boucler ses phrases, qu'elle récite comme une litanie. Cette logorrhée sans bouclage de la chaîne signifiante, l'absence de perspective de son discours, le mauvais enchaînement des idées, son collage aux signifiants de la maîtresse, l'engluement dans la banalité des menus faits de l'école et de la maison évoquent la « débilité <sup>4</sup> ». Marie serait-elle dénuée d'« intelligence », faculté qui ne consiste pas seulement à maîtriser la langue, mais à entendre au-delà des mots, entre les lignes ?

Pourtant, Marie sous-entend qu'elle sait quelque chose : ne dit-elle pas qu'elle ne sait « plus », indiquant sa position de sujet divisé par le refoulement ? Et surtout, c'est bien elle qui introduit ce qui la préoccupe : la question des « règles de l'école » qu'il « faut respecter » et des « bêtises » qu'on n'a pas le droit de faire. Ce signifiant, répété en boucle avec insistance au milieu de ce salmigondis, possède ici une résonance singulière que son auditeur a repérée : « Excuse-moi, c'est quoi une bêtise ? » À partir de cette question qui indexe le sujet de l'énonciation et condense le sens joui, l'entretien va prendre une autre orientation, dans une optique nettement névrotique : c'est un sujet travaillé par la pulsion et traversé par les interrogations fondamentales que suscite le réel du sexe qui va se dévoiler peu à peu. Pourtant, cela ne s'obtient pas facilement.

D'abord Marie se réfugie derrière le « on » impersonnel et restreint son propos au domaine de l'école : une bêtise, c'est « qu'on ne respecte pas les règles de la classe ». Elle dit ne pas avoir envie d'en faire, avant de reconnaître qu'il lui arrive d'y penser ; puis elle dresse un catalogue de bêtises consistant à porter atteinte au corps de

4. Ce sont quelques-uns des indices qu'Anny Cordié met sur le compte de la débilité (*ibid.*, p. 186).

l'autre ou au sien (tomber, être poussé, s'ouvrir la tête) avec une excitation non dissimulée, en affichant une série de contradictions qui font penser qu'elle est dans la dénégation, et surtout en mettant une telle énergie à nier les bêtises des adultes et de la maison qu'elle en devient suspecte.

Cependant, un virage se produit quand son interlocuteur se décale par rapport à l'injonction surmoïque et au discours du maître derrière lequel la fillette s'abrite ; il se met à parler avec une proximité et une familiarité avec la patiente qui fait céder la forteresse : « C'est vrai, il faut (respecter les règles de l'école) ! Mais t'es d'accord que c'est marrant parfois de ne pas respecter les règles. Les bêtises, quelquefois, c'est rigolo ! » Ce moment est très fugitif mais il ouvre une brèche dans laquelle Marie s'engouffre ; de « rigolo » à « ma tata elle a rigolé », elle introduit le thème des « gros mots » et franchit le pas de l'interdit de dire au droit de parler de ce qui la taraude : son vif intérêt pour les « bêtises » de sa grande sœur. Elle fait alors l'aveu de son désir d'acquérir un savoir sur la jouissance et même un « ça-voir » qui engage la pulsion scopique : « Oui, ça (les bêtises) m'intéresse. Ma sœur, elle aime bien faire des bêtises, ça l'amuse, elle rigole à chaque fois. » Et Marie de remonter son pantalon jusqu'au genou ! Elle reconnaît qu'elle la regarde et la surveille beaucoup. Toutes les situations qu'elle évoque portent la marque de sa curiosité en direction des modalités de jouissance de sa grande sœur, jouissance interdite par les parents et que Marie réprouve tout en la provoquant :

« [...] ma sœur, elle a fait des bêtises, elle fait la fofolle. Je lui ai dit "Faut pas faire la fofolle." Après elle s'amuse à tomber.

[...] Ma sœur, elle aime bien faire des bêtises, ça l'amuse, elle rigole à chaque fois. Quand je dis un mot, elle rigole, mon petit frère il rigole en disant "bravo".

[...] Quand je lui ai dit d'arrêter de danser, elle a continué à danser, et après elle a préparé à manger, elle a préparé un gâteau au chocolat, et après elle a mangé tout le chocolat.

[...] Elle est plus grande que moi, parce que ma sœur, elle met une jupe alors qu'elle a pas intérêt. Elle met une jupe alors que maman a pas dit oui, et après elle fait sa beauté avec sa jupe alors qu'on n'a rien demandé.

[...] des fois elle fait plein de bêtises, elle écoute pas maman, et papa lui dit de pas toucher l'ordinateur et elle touche l'ordinateur. »

La grande sœur de Marie semble donc focaliser le conflit entre le désir et la défense : l'aînée s'intéresse aux garçons, elle « fait sa belle », et c'est à partir de ce qu'elle scrute chez elle que Marie pose la question sur son sexe, « qu'est-ce qu'être une femme ? » ; elle y répond par une construction sur un mode névrotique, en s'identifiant à ce petit autre imaginaire à laquelle elle voudrait ressembler tout en se l'interdisant. Les scénarios « hystérico-hystériques <sup>5</sup> » que Marie relate tournent autour des objets pulsionnels et mettent en évidence une course aux objets plus-de-jouir : jouissance orale (« manger tout le gâteau »), sadique-anale (« toucher » l'ordinateur et le « casser »), scopique (la « jupe » qui permet de « faire la belle » et de s'offrir comme objet regard), vocale (sa sœur qui « rigole » ou sa propre jouissance à « dire » des bêtises). Toutefois, le gâteau, le chocolat, l'ordinateur sont des objets de désir pour autant qu'il peut être satisfait, mais « seulement pour l'Autre <sup>6</sup> ».

En tout cas, la curiosité sexuelle, que Martine Menès considère comme l'une des « premières manifestations patentes de la "névrose infantile" <sup>7</sup> », est bien présente chez cette petite fille, et elle s'organise à partir des pulsions partielles « prégénitales <sup>8</sup> » : incorporation de l'objet, emprise sur l'objet, auxquelles Lacan a ajouté la vision et l'ouïe. Nous voyons bien ici, en acte, que le temps de la névrose infantile est « le temps qu'il faut » pour le « travail de l'inconscient » et la « construction du fantasme », en réponse à « la castration de l'Autre, ce à partir des expériences de jouissance que l'enfant a des pulsions partielles <sup>9</sup> ». Mais la curiosité de Marie ne se limite pas à ce polymorphisme pervers caractéristique de la sexualité infantile : elle s'applique aussi à la réflexion sur la différence des sexes et à l'élaboration des théories sexuelles infantiles.

5. Expression très « parlante » que nous empruntons à J. Lacan, « Le rêve de la belle bouche » dans *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient (1957-1958)*, Paris, Seuil, 1998, p. 365.

6. *Ibid.*

7. M. Menès, *Un trauma bénéfique : « la névrose infantile »*, *op. cit.*, p. 67.

8. S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), Paris, Gallimard, 1987, p. 128.

9. M. Menès, *Un trauma bénéfique : « la névrose infantile »*, *op. cit.*, p. 58 et 65.

En effet, son intérêt pour le petit frère de quelques mois est très marqué, ainsi que son rejet « tranché » du sexe féminin : elle « aime bien » les petits frères « parce qu'ils sont mignons », dit-elle, « les petits frères ça m'intéresse » et elle n'aurait pas voulu que ce soit une fille, « j'aime pas avoir une petite sœur ». Elle pose une différence subtile entre sa sœur qui « fait sa belle » d'un côté (l'objet regard dont l'Autre peut jouir, la femme) et la beauté liée à l'avoir phallique, sous la forme de l'enfant doté d'un pénis ou de la mère pourvue d'un enfant phallus, de l'autre : enceinte, sa mère était « jolie » et les petits frères le sont aussi. Marie a bien repéré la dimension du semblant dans la parade féminine de sa sœur, qu'elle récuse pour elle-même – « j'ai pas envie de faire la belle » – et qu'elle recouvre de toutes les manières possibles en maintenant l'illusion de l'avoir phallique. C'est donc une petite fille très freudienne : « D'emblée elle a jugé et décidé. Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir <sup>10</sup> » ; c'est ce que Freud appelle le « complexe de masculinité de la femme, complexe qui peut éventuellement lui préparer de grandes difficultés dans son développement régulier, si elle ne réussit pas à le surmonter rapidement <sup>11</sup> ».

Comme toutes les théories sexuelles infantiles, celle que Marie élabore voile le manque maternel et permet d'éviter l'angoisse de castration. La solution qu'elle a trouvée pour expliquer l'arrivée du puîné met en évidence l'importance de l'érogénéité de la sphère orale, puisqu'elle a l'idée que c'est en mangeant qu'il a été conçu : « Maman elle a mangé beaucoup de viande, elle avait un gros ventre, après elle l'a fait sortir. » Il s'agit d'une théorie « typique », toujours d'actualité un siècle après la découverte freudienne, car elle trouve son origine dans la pulsion sexuelle à l'œuvre dans l'organisme de l'enfant <sup>12</sup>. De surcroît, la théorie que Marie échafaude met le père hors jeu. Le fait qu'elle sache que son petit frère était dans le ventre de sa mère avant l'accouchement n'est pas un élément suffisant pour

10. S. Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » (1925), dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1999, 12<sup>e</sup> éd. (1<sup>re</sup> éd. 1969), p. 127.

11. *Ibid.*

12. Dans la période d'« investigation sexuelle infantile », le petit sujet est « guidé par les motions de sa propre sexualité » et « il se fait son idée sur l'origine de l'enfant à partir du manger », résume Freud dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (1910), Paris, Gallimard, coll. « Folio bilingue », 1991, p. 97.

en déduire l'existence de la cavité utérine et du vagin, encore moins la pénétration du pénis par le père <sup>13</sup>. D'ailleurs, si les bébés se conçoivent en mangeant, rien n'empêche les hommes de porter les enfants, ce qui est une façon de ne pas accéder à « la différence anatomique entre les sexes ». Finalement, en écoutant Marie parler de la conception et de la naissance – « je sais pas où ça sort [...] je sais pas comment ça rentre, les bébés » ; en considérant que pour Marie sa mère n'a pas besoin du père pour « avoir » un enfant ; en se rappelant enfin que la beauté est associée à l'« avoir phallique » ou qu'elle consiste à « être » le phallus imaginaire qui manque à la mère plutôt que le phallus symbolique, signifiant du désir pour un homme (« faire sa belle »), nous pouvons supposer que cette petite fille est encastrée dans la phase que Freud nomme précœdipienne ; phase qui « permet toutes les fixations et tous les refoulements », auxquels il ramène l'étiologie des névroses, et notamment de l'hystérie, qu'il soupçonne d'être en rapport avec « la phase du lien à la mère <sup>14</sup> ». Or, n'est-ce pas ce qui peut aider à cerner les difficultés d'apprentissage de cette fillette plutôt délurée ?

Voilà une petite fille que la naissance de son petit frère n'a pas laissée indifférente, qui déploie beaucoup d'énergie à essayer de savoir ce que trame sa grande sœur, ce qu'elle désire et comment elle jouit, avec un plaisir de ça-voir non dissimulé ; pourquoi donc ne pourrait-elle pas lire ni écrire, alors qu'elle présente tous les signes de « l'activité attribuée à la pulsion de savoir ou pulsion du chercheur <sup>15</sup> » ? Marie s'intéresse à ce qui se passe dans la chambre de ses parents, comme elle l'expliquera à la fin de l'entretien ; cependant, elle maintient d'abord fermement l'idée que « ça fait pas de bêtises, les grandes personnes », non sans se contredire : « T'es sûre ? », lui demande le psychanalyste, « Non » répond-elle... Alors qu'on dirait communément qu'« elle n'a pas sa langue dans sa poche », Marie

13. C'est ce que Freud constate aussi et il en fait un point de butée de la reconnaissance de la différence des sexes : cela revient à attribuer un pénis à la mère.

14. S. Freud, « Sur la sexualité féminine » (1931), dans *La Vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 140-141.

15. S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, *op. cit.*, p. 123. Selon lui, la pulsion de savoir travaille avec l'énergie du plaisir scopique et elle est éveillée par l'intérêt intellectuel de l'enfant pour la vie sexuelle. Désir de savoir et désir de voir sont donc intimement liés. Notons la variété des termes que l'on trouve dans l'œuvre freudienne autour de cette question : la pulsion de savoir, *Wissentrieb* ; la pulsion de chercher, *Forschertrieb* ; la poussée de savoir, *Wissendrang* ; la pulsion épistémologique ou épistémophilique, *Erkenntnistrieb*.

serait-elle un exemple de la figure du « renoncement qui entraîne souvent une dégradation durable de la pulsion de savoir <sup>16</sup> » ? C'est cette question que la suite de l'entrevue permet d'aborder, entre désir de savoir sur le sexe et interdiction de savoir. Marie ne veut pas lire ou faire des maths car elle n'« aime » pas et ne « veut » pas apprendre, le savoir étant moralement répréhensible, interdit, comme elle le résume dans la formule « c'est pas bien ». Quand son interlocuteur insinue que la lecture l'intéresse « trop », elle se réfugie derrière la parole de sa mère, totalement prise dans l'amour filial :

« Je ne comprends toujours pas pourquoi tu peux (veux) pas lire !

- Parce que j'aime pas lire. C'est pas bien de lire.

- Il faut que tu m'expliques.

- J'aime pas quand on lit.

- Raconte.

- Quand on veut pas lire, on veut pas apprendre. J'aime pas quand on lit. (...) Les maths. C'est pas bien, les maths. Quand on n'aime pas les maths, on n'apprend pas.

- Pourquoi t'es fâchée avec les maths ?

- Parce que quand on fait du travail, c'est pas bien.

- Qu'est-ce qui t'embête ?

- Le travail.

- Je crois pas. Tu as des questions, tu peux chercher les réponses.

- C'est pas bien.

- Tout le monde dit que c'est bien ! La maîtresse, ta maman...

- Parce que ça m'intéresse pas.

- [...] Finalement, ta maman a un bébé, ta sœur met des jupes, elle fait la belle, et toi tu dois travailler !

- Oui.

- C'est pas juste !

- Moi je crois que c'est juste. »

16. *Ibid.*, p. 127.

Dans sa formulation même, la fin de cet extrait indique bien que Marie se trouve dans l'une des configurations de l'inhibition conceptualisée par Freud dans la seconde topique : pour « esquiver un conflit » avec le « ça », le « moi » renonce à l'exercice d'une fonction<sup>17</sup>. La raison de cette restriction est liée à l'érogénéité et la signification sexuelle que cette fonction a acquises. Dans le cas présent, Marie indique à qui veut l'entendre, dans l'entre-dit, le nœud du conflit inconscient : penser équivaut à concevoir un enfant et elle n'est pas loin d'imaginer qu'elle-même est pour quelque chose dans la naissance du petit frère, dans une forme de toute-puissance de la pensée. D'abord elle trouve « ça » joli que sa maman ait « pensé » à faire un petit frère ; ensuite Marie « savait » que c'était un petit frère et elle l'a appris comme par télépathie quand elle s'est dit « maman va avoir un petit garçon » ; elle synthétise ainsi la situation : « Je me suis dit je voudrais avoir un petit garçon et c'était un petit garçon, j'étais contente. » Mais si « penser » équivaut à réaliser l'acte sexuel et si la pensée est connectée au désir incestueux de faire un enfant à la mère, comment s'autoriser à savoir ? Le surmoi interdicteur « bloque l'accès au savoir quand ce savoir équivaut à une réalisation phallique<sup>18</sup> » et l'on peut supposer en l'occurrence que l'arrêt des opérations intellectuelles (blocage de la pensée, pauvreté intellectuelle, déclaration d'ignorance) est lié au rapport structurel trop étroit que la pensée garde avec le sexe ; le savoir est frappé d'interdit pour Marie, comme elle le mentionne avec toute l'équivoque que comporte le mot « lit » : sa maman n'aime pas qu'on « lit ».

En suivant le fil qui consiste à préciser la part du pulsionnel dans les activités motrices et cognitives, et par là même le mécanisme inhibiteur<sup>19</sup>, nous pouvons repérer que l'objet voix aussi est connecté au savoir interdit, provoquant une incapacité à « dire » ou à « lire » (l'enfant apprend en lisant « à haute voix »), faute d'avoir subjectivé le manque<sup>20</sup> structural au cœur de la parole du sujet et de l'Autre, en d'autres termes la castration. En effet, de son propre mouvement, alors qu'il est question de la pulsion d'investigation dont elle

17. Nous nous appuyons ici sur ce que Freud a développé dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1925), Paris, PUF, 2002, 5<sup>e</sup> éd. (1<sup>re</sup> éd. 1993), p. 6.

18. A. Cordié, *Les cancrs n'existent pas*, *op. cit.*, p. 164.

19. Comme nous y invite Anny Cordié, *ibid.*, p. 172.

20. L'objet voix est un objet plus-de-jour pour Marie, comme nous l'avons relevé *supra*.

pourrait faire usage librement – « tu as des questions, tu peux chercher les réponses » – Marie amène cet objet dans l'entretien :

« Moi, je crois que ça t'intéresse trop.

– Ça m'intéresse pas de chanter, parce que c'est pas bien.

– Moi je crois que ça t'intéresse trop quand on lit.

– Ma maman, elle aime pas qu'on lit. »

Par ailleurs, après avoir mentionné au début de l'entrevue qu'elle a des problèmes pour « dire (lire) <sup>21</sup> des mots », Marie réitère vers la fin de l'échange : « J'arrive pas à lire les mots. Je sais plus comment on dit une lettre. » Son interlocuteur lui demande alors si elle « écoute » ou si elle « rêve » en classe : « Je suis en train de rêver des nuages », répond la petite, traduisant ainsi comment se manifeste pour elle l'inhibition de la pensée qui paralyse le sujet lorsque le désir est interdit : « L'enfant pense à rien, objet paradoxal de la pulsion, creux, vide de toute signification phallique <sup>22</sup>. » La pensée passe de la jouissance – ne penser qu'à « ça » – au vide, analyse Martine Menès : « rien » à penser. Marie a donc des nuages dans la tête et la tête dans les nuages... Quand elle évoque d'entrée de jeu que pour la maîtresse « il faut chuchoter », « pour pas faire de bruit », « il faut parler moins fort », on peut alors se demander rétrospectivement si Marie ne l'« entend » pas comme un interdit qui frappe le savoir à « écouter » et à restituer, notamment à l'oral, car la voix est associée au rapport entre les sexes, et peut-être même au savoir d'un Autre tout-puissant et interdicteur. De fait, elle réintroduit encore cet objet à propos des amours de sa sœur :

« Elle a déjà un amoureux, ou pas ?

– Non. Elle a un copain qui s'appelle... je sais plus... Jérémy, qui est au collège avec elle, il est à côté d'elle, après la maîtresse elle la voit parler, ma grande sœur, elle voit que je parle avec quelqu'un et elle m'a coupé la parole. »

Surtout, Marie dévoile une partie de sa construction : la voix, chantée ou parlée, a acquis une signification phallique : elle abrite le

21. À ce moment de l'échange, deux des transcripteurs ont entendu « dire » et le troisième « lire », ce qui montre bien les limites du passage à l'écrit pour une écoute qui ne prétend pas être « objective ».

22. M. Menès, *Un trauma bénéfique : « la névrose infantile »*, op. cit., p. 178.

fantasme de la scène primitive. En d'autres termes, « chanter », « lire » ou « parler » constituent des formes d'écriture du rapport entre les sexes, celui qu'elle imagine derrière les bruits qu'elle entend :

« Ils dorment dans le même lit, tes parents ?

- Oui.

- C'est loin de ta chambre ?

- Non.

- Tu les entends ?

- Oui.

- Tu aimes ça, les entendre ?

- Oui.

- T'es sûre ?

- Oui.

- Qu'est-ce que tu entends ?

- Des voix, des chansons.

- Tu m'as dit que c'était pas bien de chanter. (Eux, ils chantent !)

- Oui, eux ils chantent et pas moi.

- C'est dur, ça !

- Oui. »